

Antonio M. Alessi

MONSEIGNEUR PIETRO BONILLI
L'Apôtre de la Sainte Famille

UN GARÇON COURAGEUX

Le soleil déclinait doucement, illuminant le château de St. Lorenzo de Trevi, l'un des nombreux châteaux disséminés dans la douce plaine ombrienne, avec ses murs massifs disposés en quadrilatère, entourés d'un large fossé rempli d'eaux stagnantes.

Au terme d'une journée laborieuse, les paysans retournaient les uns à leur maison dans les murs du château, les autres à leur pauvres habitations éparpillées dans la plaine, où l'eau dormante des fleuves et des torrents inondant souvent la zone, rendait la vie extrêmement dure et pénible.

En ce temps-là, paludisme, famine, pauvreté rythmaient la vie des fermiers et des petits propriétaires de ces terres ingrates.

Comme tous les soirs, Sabatino Bonilli et sa jeune épouse Maria Allegretti rentraient fatigués dans la mesure qu'ils avaient construite après leur mariage, sur la petite propriété héritée des parents.

Sur le seuil les attendait le petit Pietro, qui les avait précédés pour allumer le feu et préparer le dîner.

Il était né le 15 Mars 1841, donnant une grande joie à ses parents, qui avaient été obligés de s'éloigner de la maison paternelle parce que le choix de la jeune Allegretti, d'origine plus pauvre, n'avait pas plu aux Bonilli, famille plutôt aisée.

Après le repas frugal et la prière du chapelet par laquelle en ce temps-là, toutes les familles terminaient la journée, l'enfant trouva le courage d'exprimer le tourment qui agissait depuis longtemps son esprit.

«Je sais que je vais vous faire de la peine, mais je vous en prie, donnez-moi la possibilité d'étudier».

«Qu'est-ce que tu dis-là? Un paysan, un pauvre qui veut étudier? Mais, qui t'a mis ces idées dans la tête?»

«Monsieur le Curé et un des maîtres qui me donnent de temps en temps des leçons privées. Ils m'assurent que je peux réussir si je vais régulièrement à l'école».

«Mais, ici il n'y a pas d'école et nous sommes pauvres. Nous ne pourrions pas t'aider. Seulement les riches peuvent se payer un professeur, ou fréquenter les écoles de la ville».

«C'est ce que je veux faire. Ne vous inquiétez pas, laissez-moi essayer. Si je ne réussis pas, je reviendrai travailler la terre avec vous».

«Et où veux-tu aller? Qui te nourrira? Comment feras-tu pour te payer les livres et les professeurs?»

«J'irai à Trevi, je serai domestique, je me mettrai au service d'une famille aisée, mais je veux essayer d'aller dans une école».

Et c'est ainsi qu'un beau matin un tout jeune paysan de neuf ans, petit de taille, mais muni d'une grande volonté, un petit baluchon de linge sur l'épaule et un peu de pain dans le sac, pris le chemin de Trevi, la jolie petite ville bâtie sur un versant abrupt, planté d'oliviers: humble commencement d'une carrière lumineuse qui conduirait ce petit paysan à des exploits merveilleux pour répandre le message de l'amour.

PROTECTEUR ET BIENFAITEUR

Trevi, ancienne commune romaine, conserve encore les caractéristiques des petites villes médiévales.

Elle se dresse sur la vallée ombrienne, à 47 km de Pérouse, chef-lieu régional sur la rive droite du fleuve Clitunno, à 412 mètres d'altitude, dans l'archidiocèse de Spolète.

Ici le jeune Pietro Bonilli passera les plus belles années de sa jeunesse, ouverte aux plus grands idéaux.

Il n'existe aucune documentation sur ses premières années. Il se sera sûrement proposé comme garçon à tout faire auprès de quelque artisan ou comme petit domestique dans une des nombreuses familles qui avaient besoin des bras robustes de ce garçon, habitué dès son jeune âge aux durs travaux des champs.

La rencontre avec l'abbé Ludovico Pieri, ami et bienfaiteur, et plus tard directeur spirituel de notre jeune garçon, marquera un moment déterminant de sa vie.

Cet excellent prêtre exercera toujours une grande influence sur son protégé et l'encouragera dans toutes ses initiatives.

L'abbé Pieri était né le 22 Février 1829 dans une famille très pauvre.

Désireux d'embrasser la vie ecclésiastique, il avait rencontré beaucoup de difficultés pour atteindre le but vers lequel il se sentait porté.

L'amitié entre l'abbé Pieri et Pietro Bonilli avait commencé quelques années après l'arrivée du jeune garçon à Trevi, alors qu'il cherchait encore un moyen pour se payer les études; elle allait se prolonger jusqu'à la mort de Pieri,

qui survint le 22 janvier 1881, à l'âge de cinquante-deux ans seulement.

À l'exemple de ce qu'était en train de faire Don Bosco à Turin, Pieri avait commencé à rassembler autour de lui des garçons pauvres pour les éloigner des dangers de la rue, en aidant particulièrement ceux qui montraient une aptitude aux études.

Bonilli fut tout de suite attiré par les qualités singulières du jeune prêtre, qui se mit à le guider et à l'aider sur le long chemin qu'il voulait parcourir.

L'abbé Pieri devina chez son jeune disciple la volonté de réussir à tout prix. C'est pourquoi il l'orienta vers la vie que lui-même avait choisie.

Un jour il aborda le sujet avec décision: «As-tu jamais pensé à devenir prêtre? Tu es encore jeune, mais pour pouvoir choisir avec une liberté totale parmi les nombreuses possibilités que la vie te donne, je voudrais te proposer celle-là aussi».

« Oui, j'y ai pensé et cela me plairait beaucoup de devenir prêtre comme vous, pour me consacrer au pauvres: je voudrais bien vous aider. Hélas, je n'aurai jamais les moyens d'étudier et de payer la pension au séminaire».

« Si c'est cela, ne t'inquiètes pas; avec de la bonne volonté on peut toujours surmonter toutes les difficultés. Voistu, moi aussi j'ai réussi. Je t'assure, tu auras toute mon aide».

Dans le choix de sa vocation, le conseil et le témoignage de l'abbé Pieri lui donnèrent pleine assurance. Bonilli lui-même témoigne: «Je fus attiré par les manières de cet homme de Dieu. Il m'accueillit, s'occupa de moi, il m'aida beaucoup, avec grande bienveillance et délicatesse. Il s'intéressa à mon avenir et quand, répondant à la voix de Dieu qui m'appelait au sacerdoce, je décidai d'abandonner le

monde, il bénit mes habits sacerdotaux et me les fit revêtir. Il m'accompagna toujours de ses sages conseils dans la préparation au sacerdoce et lorsque je fus envoyé en paroisse comme pasteur chargé d'âmes!»

Par l'intermédiaire de l'abbé Pieri, il fut d'abord accueilli à l'école du Collège Lucarini à Trevi puis au séminaire de Spolète où il compléta sa formation, qui sera couronnée par l'ordination sacerdotale. Il la reçut le 19 Décembre 1863 des mains de l'évêque de Terni, Monseigneur Giuseppe Severi.

Il n'avait que vingt-deux ans et neuf mois.

PÈRE ET PASTEUR

Pietro Bonilli avait été nommé curé de Cannaiola avant même d'être ordonné prêtre.

Le manque de prêtres, les qualités du jeune candidat à ordonner avaient amené l'archevêque à lui confier, alors qu'il était encore sous-diacre, la petite communauté paroissiale, limitrophe de San Lorenzo, son village natal.

Il eut donc le temps de préparer, avec l'aide de l'abbé Pieri, un projet pastoral très soigné, qu'il mettrait en œuvre à la sortie du séminaire.

Cannaiola se trouve dans la partie la plus basse du plateau de Trevi dans la vallée ombrienne; un lieu marécageux, très insalubre, particulièrement à cette époque.

La bourgade comptait alors environ six-cents habitants; aujourd'hui assainie, elle dépasse un millier d'âmes. Pendant plus de trente-quatre ans, l'abbé Bonilli allait se dépenser sans compter dans cette paroisse, avec une charité sans limites.

Nous pouvons suivre les événements les plus marquants qui s'y déroulent à cette période grâce à un «manuscrit» qui deviendra plus tard un volume de 282 pages, intitulé: «*Cannaiola. Mémoires historiques rassemblées pendant les années 1873-74 par l'abbé Pietro Bonilli, curé du lieu*». C'est un précieux recueil de données historiques, civiles et religieuses sur les us et coutumes de ce temps, avec des relevés topographiques, cadastraux et inventaires de grande valeur, en plus des précieuses annotations concernant le travail que le jeune prêtre accomplissait en tant que pasteur du troupeau qui lui était confié.

La situation économique, morale et religieuse de la petite ville, n'était certes pas des plus encourageantes. «La

grande liberté, écrit-il, apportée par les récentes mutations politiques, avait dégénéré en libertinage: le jeu, l'alcoolisme, le blasphème, les conversations malsaines, les bals publics... étaient venus troubler la vie religieuse de ces populations»¹.

La paroisse était restée sans curé pendant plusieurs années et cela avait aggravé la situation. De 1857 à 1863, par suite de la démission de l'abbé Camillo Nardeschi, elle avait été confiée tour à tour à différents économes et aumôniers, qui assuraient au moins la messe et l'administration des sacrements. C'est pour cette raison qu'au concours ouvert par l'archevêque à la recherche d'un candidat pour la paroisse, le seul à se présenter fut Bonilli.

Les examens passés, il fallut recourir à une dispense auprès de la «Congregazione del Concilio» (aujourd'hui «Congrégation pour le Clergé»), car il n'avait pas l'âge canonique.

Il obtint la bulle officielle de nomination le 31 août 1863 et fit son entrée solennelle dans la Paroisse de Cannaiola le 31 Décembre de la même année.

Il rappelle ainsi ce jour mémorable de sa vie: «Une journée splendide, qui laissera dans mon esprit des traces indélébiles. Entouré des frères de la «Compagnie du Très Saint Sacrement» et d'un peuple très nombreux, au son joyeux des cloches et parmi les détonations des pétards, j'étais profondément ému et l'émotion grandit encore lorsque, pour la première fois, j'adressai la parole à ce peuple qui désormais était mon peuple, les brebis qui m'étaient confiées».

¹ FAUSTI MGR. LUIGI, *Vita del canonico Pietro Bonilli Fondatore dell'Istituto Nazzareno e dell'Istituto delle Suore della S. Famiglia di Spoleto*, Unione Tipografica Nazzarena Fasano & Neri, Spoleto 1936, p. 104.

ACTIVITÉ INTENSE

Le concours lancé pour la paroisse de Cannaiola avait été déserté en raison des maigres bénéfices paroissiaux.

Le revenu annuel, comme il prend lui-même le soin de noter, était de quatre-cents soixante-dix-neuf lires au total, en comptant les trois-cents lires que lui accordait le Gouvernement.

Sa grande foi, la certitude que Dieu n'abandonne jamais celui qui compte sur la Providence, l'avait poussé à accepter le poste. Son unique regret: ne pas avoir les moyens financiers de venir en aide aux nombreux pauvres du troupeau qui lui était confié. Il ne se découragea pas ; talent et courage ne lui faisaient pas défaut.

Il commença tout de suite par assainir les terrains du patrimoine paroissial, afin d'offrir aux paysans un travail plus salubre et plus rentable.

«Le Seigneur veut que nous sauvions tout l'homme, disait-il, âme et corps. On ne peut pas parler de Dieu à quelqu'un qui n'a pas de quoi manger à sa faim. Nous, les prêtres, nous devons promouvoir la vie économique, culturelle, morale, religieuse de ces populations depuis trop longtemps oubliées et exploitées».

Il voulut se rendre compte de la situation de la paroisse dans tous les domaines et en fit un inventaire scrupuleux, afin de combattre le mal à la racine et de promouvoir le bien des familles et des individus.

Il prit comme modèle et inspirateur de son action pastorale le saint Curé d'Ars, Jean-Marie Vianney, qui avait vécu lui aussi dans une pauvre paroisse de campagne.

Ses premiers soins furent pour l'église, la maison de Dieu, centre du culte et de la vie chrétienne.

L'édifice avait été négligé pendant de nombreuses années et il avait besoin de réparations urgentes.

En Juin 1865, il réunit tous les chefs de famille et présenta un projet hardi: «J'ai besoin de votre aide, dit-il. L'église est la maison de Dieu, elle appartient à toute la communauté. Nous ne pouvons pas la laisser dans l'état où elle se trouve. Je sais que vous êtes pauvres, je suis sûr que le Seigneur nous aidera si nous offrons tous, ce que nous pouvons. Ce que nous donnons à Dieu pour rendre plus digne et plus accueillant le lieu du culte, le Seigneur nous le rendra au centuple».

Les gens répondirent avec une grande générosité. On recueillit quatre mille liras, somme fabuleuse à l'époque, vu les conditions économiques de ces pauvres gens de la campagne. L'abbé Pietro Bonilli donna l'exemple, non seulement en offrant tout ce qu'il avait, mais aussi en travaillant à porter les briques, à préparer le mortier, à monter sur les échafaudages pour aider les maçons, allant jusqu'à remplacer le maître-maçon quand celui-ci n'eut plus le courage de poursuivre l'entreprise.

Les travaux, commencés en 1869, s'achevèrent en 1870 par la bénédiction solennelle de l'archevêque, le 1er août de la même année, en présence de tout le peuple qu'il avait préparé par une série de prédications.

Tout en poursuivant la réparation et l'embellissement de l'église, il ne négligeait pas ce qu'il considérait comme son devoir le plus important: la dignité des cérémonies, célébrées toujours avec grande solennité.

Il prit un soin particulier du chant liturgique, car il se souvenait que «celui qui chante bien prie deux fois».

«En regardant le chemin parcouru, écrivait-il plus tard, je m'étonne d'avoir trouvé tant d'argent et tant de soutien pour

faire face aux multiples besoins de ce pays. Il faut vraiment dire que quand Dieu veut quelque chose, tout s'aplanit et devient facile à réaliser. Il suffit de mettre sa confiance en Lui qui est infiniment riche et bon et qui nous envoie toujours tout ce dont nous avons besoin. Le moyen d'être exaucé c'est de se montrer généreux pour faire ce que le Seigneur désire de nous».

Les grandes orientations de sa vie entière, inspiratrices de toutes ses activités seront de travailler à la gloire de Dieu et au bien du prochain.

ZÈLE SACERDOTAL

Une fois l'église restaurée, il voulut l'aménager, de sorte qu'elle devienne vraiment un centre de foi et de piété pour le peuple de Dieu: décorations en stuc partout à l'intérieur, rénovation de l'orgue et du chœur, refonte de la grosse cloche, aménagement du cimetière dont le village était encore dépourvu.

En 1886, après avoir introduit dans la paroisse la dévotion à la Sainte Famille comme moyen le plus efficace d'assainir la vie morale du pays, il fit installer dans l'église les personnages de la Sainte Famille: Jésus adolescent entre la Sainte Vierge et saint Joseph. En Italie, c'était la première figuration plastique des trois personnages. Les statues furent exécutées par une maison de Lecce, sur les indications précises de l'abbé Bonilli.

Le 14 novembre 1886, jour de l'inauguration solennelle, était présent l'archevêque lui-même, accompagné de beaucoup de gens venus des villages voisins.

Dans le but de promouvoir le culte et la dévotion de la Sainte Famille, il fonda dans la paroisse la «Compagnie des Gardes d'honneur de la Sainte Famille». Il lança ainsi un mouvement qui allait s'étendre largement dans la région et dans de nombreuses provinces d'Italie.

L'apostolat de la Sainte Famille l'accompagnera toute sa vie et sera le thème inspirateur de toutes les courageuses initiatives qu'il entreprendra pour en propager le culte, la dévotion et l'imitation.

Afin d'entretenir la piété et faire de la communauté paroissiale une grande famille, il organisa avec soin des pèlerinages aux sanctuaires des alentours et les processions traditionnelles aux jours de grandes solennités y compris en

l'honneur du martyr saint Marice, dont le corps était vénéré dans l'église paroissiale.

Son zèle pour le salut des âmes que Dieu lui avait confiées était sans limites. Les enfants furent l'objet particulier de son attention: solide formation au catéchisme pour la préparation à la première communion, assistance régulière à la messe et fréquentation assidue des sacrements. «Ce sont les piliers qui préparent les nouvelles générations à une vie authentiquement chrétienne, disait-il à ses collaborateurs. S'ils ne grandissent pas avec Dieu, ils finiront par vivre contre lui». «Ma plus grande joie, affirmait-il, c'est de préparer ces âmes pures à leur première rencontre avec le Seigneur. Ce sont les années les plus précieuses pour semer dans leurs petits cœurs, si nous voulons avoir l'assurance de récolter des fruits demain».

Il apporta ses soins aux différentes associations qui existaient déjà pour les jeunes et en introduisit de nouvelles, afin que tous puissent trouver un milieu adapté à leur formation.

Il fonda la «Pieuse Union de la Sainte Famille» composée de quatre sections – pour les garçons, pour les filles, pour les pères et mères de famille –, chacune dotée de règles appropriées. «Ces saints Personnages, disait-il, nous sont un modèle pour vivre notre foi et accomplir nos devoirs dans chaque état de vie».

Il donna un nouvel élan aux confréries qui fleurissaient en ce temps-là dans l'Église, en invitant les membres à participer aux sessions d'exercices spirituels qu'il prêchait pour les préparer aux grandes solennités.

Préoccupé de la formation religieuse, il organisa également des cours de culture pour les différentes tranches d'âge

et faisait venir des conférenciers et des prédicateurs de renom. «Qui ne sème pas, ne moissonne pas non plus, répétait-il toujours. La foi vient de l'enseignement, comme le dit saint Paul. Et la Parole de Dieu doit trouver un terrain bien préparé pour prendre et germer».

Chaque fête, chaque anniversaire devait aboutir à la pratique des sacrements. «Le baromètre de la piété, c'est la fréquentation du confessionnal et la participation à la messe et à la communion».

Il est merveilleux de constater comment le zèle de ce curé réussit à transformer une pauvre paroisse de campagne en un lieu vibrant de vie spirituelle, qui éveillait l'admiration des supérieurs et contaminait saintement les paroisses voisines. Le bien se répand toujours, quand il trouve un apôtre de la stature de l'abbé Pietro Bonilli.

APÔTRE DE LA SAINTE FAMILLE

La dévotion à la Sainte Famille était née, peut-on dire, avec sa vocation sacerdotale, à l'école de son grand maître, l'abbé Pieri. En 1860, celui-ci avait fondé une association, «Les Fils de la Sainte Famille», pour proposer aux jeunes un modèle de conduite en Jésus, qui passa la majeure partie de sa vie aux côtés de Marie et de Joseph. L'un des premiers disciples, qui deviendrait un apôtre et un propagateur de cette dévotion, avait été justement le jeune Bonilli.

«Dès le séminaire, écrivait-il, j'eus une grande dévotion pour la Sainte Famille. Devenu curé je voulus la communiquer à mon troupeau, certain qu'elle porterait des fruits en abondance»².

En 1874, il consacra un mois entier à célébrer cet incomparable modèle familial de vie chrétienne; une dévotion qui, du petit centre de Cannaiola, allait s'étendre ensuite à toute l'Italie. Après avoir constaté les fruits de cette dévotion pour la renaissance de la famille et de la société, il concevra un vaste projet pour étendre largement par la parole et par les écrits, l'initiative à laquelle il consacrerait toute sa vie. «Le remède le plus efficace contre la décadence de la vie chrétienne et les nombreux maux qui affligent aujourd'hui notre société, disait-il, c'est de présenter au peuple les modèles incomparables de la Sainte Famille de Nazareth».

En 1872 il commença à réunir des informations sur le culte de la Sainte Famille dans les différents pays catholiques. Ayant constaté qu'il n'existait pas de dévotion publique, il pensa à une grande association pour mettre toutes les

² FAUSTI, o.c., p. 117.

familles sous la protection de la Sainte Famille, en les invitant à imiter les exemples de Jésus, Marie et Joseph.

«Après avoir mûrement réfléchi pendant plusieurs années, écrit-il, et m'être senti fortement poussé, j'ai pris la décision de me consacrer au service de la Sainte Famille. C'est une dévotion qui ne doit pas se limiter à quelques prières, mais qui doit devenir le moyen le plus sûr et efficace de restaurer la société»³.

Il rédigea avec soin un règlement qui fut accepté par toutes les paroisses et il en demanda l'approbation canonique à l'archevêque de Spolète, Monseigneur Cavallini, le 20 janvier 1878.

Le 2 février il obtint l'approbation de la «Pieuse Union» accompagnée de ce souhait élogieux: «Qu'elle se propage dans toutes les paroisses du diocèse, d'Italie et du monde entier, à l'exemple de la paroisse de Cannaiola». Grande fut la joie du bon curé qui voyait s'ouvrir un vaste horizon et un immense champ d'apostolat.

Âme très ardente, il décida après avoir demandé conseil à l'abbé Pieri, de fonder une revue pour propager cette dévotion et faire connaître l'Association.

Le 15 août 1880, avec l'approbation de l'Archevêque il fit imprimer le premier numéro de «L'Apôtre de la Sainte Famille», à la typographie de Foligno.

Étant donné la distance et le manque de ponctualité du typographe le conduisirent en 1881, à faire «une grande folie», comme il écrit à son ami l'abbé Bonaccia: «J'ai acheté, au prix de deux mille lires, une imprimerie à Trevi». Les machines furent bénites solennellement le 20 mai de la même année, sous le nom de «Typographie Nazaréenne».

³ FAUSTI, o.c., p. 203.

Cela lui permit de faire paraître régulièrement la revue et de multiplier les publications concernant l' Association et la diffusion du culte à la Sainte Famille.

«L'imprimerie, dira-t-il, est l'une des armes les plus puissantes dans les mains des ennemis de l'Église pour répandre le mal; nous l'utiliserons pour défendre et diffuser les plus grandes valeurs de la foi et de la morale. Tous les catholiques doivent s'engager dans cette bataille pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité».

En 1884, afin d'avoir à portée de la main cet instrument si efficace, il transporta l'imprimerie à Cannaiola.

UN PROJET GRANDIOSE

Pour réaliser ce qu'il considérait désormais comme l'engagement principal de son apostolat, moyen irremplaçable pour renouveler la famille et la société, le curé de Cannaiola se prépara, toujours sous la direction de l'Abbé Pieri et avec son aide, à une entreprise de plus longue haleine: fonder une Société de missionnaires consacrés à l'évangélisation du peuple, particulièrement dans les campagnes, où régnait une grande ignorance religieuse. «C'est là le mal le plus grave que nous devons combattre par tous les moyens. L'ignorance religieuse porte à l'indifférence et à l'abandon de la pratique de la vie chrétienne », disait-il.

Quelques années plus tard, saint Pie X, élevé au pontificat en 1903, écrira dans sa lettre encyclique *Acerbo nimis*: «Parmi les maux les plus graves qui accablent aujourd'hui la société, aucun n'est plus grave et plus dangereux que l'ignorance religieuse, qui envahit toutes les classes sociales».

Déjà, l'abbé Pieri avait commencé à réunir autour de lui quelques prêtres, qu'il entretenait par des conférences adaptées, en leur communiquant l'urgence de faire reflourir la vie chrétienne au sein des populations. C'est ainsi que naquit, comme par génération spontanée, le cénacle des «Missionnaires de la Sainte Famille».

«Entre 1869 et 1870, écrit Bonilli, Pieri avait conçu ce grand projet missionnaire 'sous l'inspiration de Dieu et après en avoir eu révélation'».

En plus du curé de Cannaiola, les premiers à en faire partie furent l'abbé Paolo Bonaccia et l'abbé Giuseppe Tabarrini, qui demeuraient à Spolète.

Un règlement fut élaboré, approuvé par l'archevêque Monseigneur Domenico Cavallini le 21 avril 1872; le prélat lui-même demanda à faire partie de la pieuse société et s'inscrivit le premier. Il en devint le protecteur et bienfaiteur.

Bientôt d'autres prêtres s'ajoutèrent aux trois premiers, formant ainsi un noyau d'âmes généreuses vouées à l'apostolat.

En plus des apôtres de la parole, l'abbé Pieri voulut aussi associer des personnes qui s'engageraient à prier pour la bonne réussite des missions – les «Apôtres de la prière», et des laïcs – les «Coadjuteurs séculiers» – qui s'engageraient à collaborer aux activités des missionnaires, selon leurs possibilités.

Le décret canonique de fondation fut signé par l'archevêque le 6 janvier 1873. Le décret du 10 décembre de la même année autorisait les Missionnaires à porter au cou un crucifix et autour de la ceinture une écharpe portant les initiales de la Sainte Famille, pendant les missions.

Le rêve de l'abbé Pieri et de ses premiers collaborateurs était d'étendre au monde entier cet engagement qui visait à la réforme du clergé et au renouveau du peuple de Dieu.

Convaincus d'être appelés à un apostolat universel, ils s'adonnèrent à cette tâche avec un élan et une ferveur extraordinaires pour y entraîner d'autres diocèses et d'autres pays. Mais ils rencontrèrent des obstacles et des difficultés de tout genre, au point qu'en 1883, il fallut suspendre temporairement la Société, qui avait pourtant connu de grands succès au cours de nombreuses missions.

L'Abbé Bonilli, qui dès sa jeunesse avait tant désiré partir en pays de mission, devint l'âme de ce mouvement et il se prêta sans limites à la prédication, là où les missionnaires étaient appelés.

La première à profiter de ces avantages fut la paroisse de Cannaiola avec des résultats supérieurs à toute attente et qui confirmèrent les Missionnaires dans le bien-fondé de leur initiative.

L'un des grands désirs des Missionnaires était de fonder une «maison nazaréenne» à côté du Sanctuaire de la Madone de l'Étoile ou «Maria Auxilium Christianorum», pour y vivre ensemble en communauté. En l'ouvrant aux sessions d'exercices spirituels pour le clergé ils en feraient aussi un Centre de propagation de leur Société missionnaire. Une première tentative n'eut pas de succès.

Le curé de Cannaiola essaya à nouveau de reconstituer la Société en 1888, à Spolète, dans la paroisse de Saint Philippe Neri demeurée vacante.

Il fit encore une tentative en 1907 dans l'ancien couvent des capucins de Trevi et enfin à Spolète en 1914. Toute démarche fut vaine mais servit à mettre en lumière la ténacité et le courage de l'humble prêtre, qui aurait certainement dans l'histoire de l'Église, imprimé un mouvement d'accélération pour renouveler le monde.

LA PETITE GRAINE SE DÉVELOPPE

Après cette parenthèse, revenons à l'activité intense du curé de Cannaiola.

Quand il eut solidement établi l'Association de la Sainte Famille dans sa paroisse, l'Abbé Bonilli, qui disposait d'une imprimerie à lui, décida d'étendre son initiative à toute l'Italie, en adressant aux évêques et aux prêtres une chaleureuse invitation à la propager dans leurs diocèses et paroisses.

L'appel fut accueilli avec enthousiasme par les cardinaux, évêques et curés de toutes les régions; des centaines de paroisses introduisirent le culte de la Sainte Famille et se consacrèrent à elle par des cérémonies particulières.

La revue «l'Apôtre de la Sainte Famille» fut remplacée par une autre, intitulée «La Sainte Famille», qui se diffusa largement.

L'Abbé Bonilli continua à s'en occuper personnellement et la diffusa avec l'aide des «Zélateurs Nazaréens» qu'il avait institués à l'exemple des «Coopérateurs Salésiens» de Don Bosco à Turin.

Le mouvement franchit bientôt la frontière de l'Italie: il s'implanta à Malte en 1881, en Espagne en 1882 et dans d'autres pays; à Barcelone fut décidée la construction du sanctuaire grandiose en l'honneur de la Sainte Famille.

«Alors que nous nous réjouissons de ces progrès dans de nombreux pays, écrivait Bonilli, nous nous désolons de voir qu'en Italie rien n'a encore été fait. Nous nous promettons dès maintenant de lui consacrer au moins une chapelle»⁴.

⁴ PIETRO BONILLI, *L'Apôtre de la S. Famille*, II, n. 16.

En France, un grand admirateur de l'Abbé Bonilli, le Père Francoz, se mit d'accord avec lui pour imprimer sa revue en français. Le premier numéro parut en mars 1882.

Pendant ce temps, l'imprimerie nazaréenne produisait livres et brochures en nombre croissant pour diffuser la dévotion à la Sainte Famille,

Avec un zèle infatigable, l'Abbé Bonilli, encouragea entre 1882 et 1883 la consécration des familles religieuses, qu'il invita à devenir les «Gardes nobles» de la Sainte Famille. «Cela vous aidera, disait-il, à rendre plus fervente votre prière et plus fidèle votre vie de consacrées, et en même temps, vous nous aiderez à rendre notre apostolat plus efficace et plus incisif».

Il encouragea la propagation des «Bibliothèques avec prêtres à domicile» pour diffuser la bonne presse.

En 1885 il institua la «Ligue spirituelle du clergé» et l'année suivante, il prit la décision de consacrer le monde entier à la Sainte Famille, avec l'aide du Patriarche de Venise qui admirait le zèle et les entreprises de ce prêtre.

Il essaya encore en 1890. Son rêve se réalisa grâce au grand Pontife Léon XIII, qui avait compris le bienfait que l'Église pouvait en retirer.

Par le bref *Neminem fugit* du 14 juin 1892, il institua à Rome «L'Association universelle de la Sainte Famille», de laquelle devaient dépendre toutes les Associations.

Le 8 janvier 1893, le Cardinal-Vicaire Lucido Parocchi, publiait sur les instructions du Pape, les «Règles» à suivre par les différentes Associations. Le Pontife lui-même composa trois hymnes magnifiques en l'honneur de la Sainte Famille.

Enfin, un Décret de la Congrégation des Rites du 14 juin 1893, approuva l'Office et la Messe en l'honneur de la Sainte Famille, dont la fête fut fixée au troisième dimanche

après l'Épiphanie. C'était le couronnement de ce qu'avait ardemment désiré Don Pietro qui avait prié et fait prier, frappé à bien des portes et présenté tant de requêtes pour que cette fête soit instituée. «Maintenant, dit-il, je peux mourir en paix. Il y a vingt ans que j'aspirais à ce moment, avant même de lancer notre revue et l'imprimerie pour diffuser l' 'Association des familles consacrées à la Sainte Famille'. Ceci a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur; le but de mon apostolat, la finalité de mes prières. Chère et sainte Famille, je goûte d'avance ton triomphe et je me sens indigne d'y assister; il me suffit d'être parvenu à ce jour où le Pape a décrété ta fête. Maintenant je puis mourir en paix».

Mais le Seigneur lui réservait d'autres buts à atteindre.

AIMER DIEU DANS LES PAUVRES

Le zèle et la charité du curé de Cannaiola ne pouvait se limiter au ministère de la Parole et à la diffusion de bons livres; la question sociale, l'amour pour les pauvres faisaient partie intégrante de son engagement ecclésial.

«Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas», dit saint Jean, et encore: «À ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples: à cet amour que vous aurez les uns pour les autres»⁵.

En plus de la défense courageuse des droits des pauvres, de l'aide matérielle qu'il offrait avec générosité à tous ceux qui accouraient à lui, le cœur de l'Abbé Bonilli était profondément chagriné et inquiet en voyant tant d'enfants orphelins et démunis, qui vivaient dans des conditions de misère extrême. «Leur état d'abandon, répétait-il, ne peut nous laisser indifférents. L'option pour les pauvres doit être la note dominante de l'Église, parce qu'elle a été l'option de Jésus son divin fondateur. Au soir de la vie nous serons jugés sur l'amour que nous aurons donné ou refusé aux préférés de Dieu».

Toute forme de misère trouvait dans son âme sensible et paternelle la plus grande disponibilité pour porter secours.

Déjà en juillet 1881 il annonçait dans sa revue le projet de fonder un orphelinat tout près de son imprimerie, afin d'offrir aux orphelins la possibilité d'apprendre un métier.

Il commença son œuvre en septembre 1884, avec l'approbation de l'archevêque, en achetant une maison et un petit terrain annexe. Il le nomma «Le Petit Orphelinat Nazaréen».

⁵ 1 Jn 4,20; 13, 35.

«Pour moi, écrivait-il, l'amour de la Sainte Famille, c'est l'amour du prochain, la charité pour ceux qui sont abandonnés, l'aide aux orphelins, le zèle pour le salut des âmes les plus délaissées. J'agis avec pleine confiance en Dieu, certain que le Seigneur ne refusera pas de venir en aide à une telle œuvre de charité».

Pour faire connaître le projet et en développer le champ d'action, il entreprit en janvier 1886, la publication d'un supplément de la revue «La Sainte Famille», qui parut sous le titre «Bulletin Nazaréen», dans lequel il présenta le statut détaillé de la nouvelle initiative.

L'archevêque Monseigneur Pagliari en assuma lui-même le parrainage, bénissant à l'avance les collaborateurs de cette institution de bienfaisance.

En 1886, remarquant comment les fillettes étaient plus exposées aux dangers que les garçons, il décida d'ouvrir un orphelinat pour elles.

Au début de 1887 cette institution devint réalité. C'était une maison qui offrait des activités appropriées aux jeunes filles: coupe, couture, broderie, tissage... «En plus de les arracher aux dangers de la rue, disait-il, nous devons leur apprendre un métier qui les aidera à gagner honnêtement leur vie».

Toutes ces initiatives rencontrèrent des obstacles de tout genre, non seulement par manque de moyens financiers, mais aussi en raison de la difficulté de trouver du personnel capable de les diriger, sans compter l'hostilité préconçue de ceux qui auraient voulu que le curé se limite à la sacristie.

En attendant, il rêvait d'une œuvre encore plus importante en faveur des sourdes-muettes et des jeunes filles aveugles de familles pauvres.

«Il me semblait, écrivait-il, que la Sainte Famille me poussait à m'occuper de ces enfants infortunées, encore plus malheureuses que les orphelines».

Il envoya une circulaire à tous les maires de l'Ombrie, en les priant de lui signaler les cas les plus misérables, tout en demandant leur appui matériel.

Le dimanche 7 Mai 1893 il inaugura l'«Hospice des sourdes-muettes», avec les trois premières internes.

L'Institut aura un long cheminement et il suscitera l'admiration et la solidarité de bienfaiteurs illustres et inconnus, en raison de ses excellentes performances qui égalaient celles des meilleurs instituts de l'époque, par l'utilisation des thérapies les plus modernes.

En 1898 le petit Institut de Cannaiola se trouva dans la gêne et connut des difficultés. Grâce à l'intervention du Comte Paolo Campello et du docteur Domenico Arcangeli, et avec l'aide de l'archevêque Monseigneur Elvezio Mariano Pagliari, il put être transféré à Spolète, dans l'ancien couvent des "Repenties". L'Abbé Bonilli y transférera aussi l'Imprimerie Nazaréenne et s'y établira lui-même.

La petite graine continuait à germer, produisant toujours de nouveaux et bons fruits.

APÔTRES DE LA CHARITÉ

Quand le curé de Cannaiola décida d'ouvrir ses hospices, la plus grande difficulté fut de trouver des personnes aptes à diriger ces œuvres.

Il prit contact avec plusieurs congrégations religieuses. Il eut une longue correspondance avec Dame Costanza Cerioli de Bergame, dans l'intention d'envoyer chez elle quelques jeunes de Cannaiola pour y recevoir une formation convenable. Comme il n'obtenait rien, il décida de fonder lui-même une communauté religieuse, d'autant plus que le grand projet missionnaire de la Sainte Famille prévoyait des religieuses qui se consacraient à l'évangélisation du peuple, aux côtés des prêtres.

En ouvrant l'orphelinat féminin en 1887, il en confia la direction à quelques jeunes de bonne volonté, qu'il avait choisies et formées lui-même pour l'apostolat.

Ce fut le premier noyau des «Sœurs de la Sainte Famille».

En mai 1888, alors que l'on célébrait le premier anniversaire de l'ouverture de l'Hospice, il écrivait: «Nous célébrerons cette date par la consécration solennelle de quelques jeunes qui, abandonnant les vanités du monde au prix de bien des sacrifices, se consacreront à Dieu pour se vouer à l'éducation des orphelines»⁶.

Le dimanche 13 mai, l'archevêque, Mgr. Pagliari, imposa lui-même l'habit religieux aux quatre premières volontaires. Il leur adressa une allocution paternelle dans laquelle il commentait la parabole des vierges sages. La joie de l'Abbé Bonilli fut immense bien que pour lui, se présentaient désormais de nouvelles préoccupations pour former ces jeu-

⁶ Bulletin Nazaréen, dans La Sacra Famiglia, mars-avril 1888, p. 5.

nes à l'esprit de renoncement et de sacrifice qu'entraîne la vie religieuse. À cela il faut ajouter les grandes difficultés financières dans lesquelles se débattait l'Institut, où manquait souvent le nécessaire pour satisfaire le solide appétit des nombreuses orphelines.

Il se vit parfois contraint, à contre cœur, d'envoyer les religieuses mendier des vivres chez les paysans.

Vers la fin de 1888 se présentèrent deux autres postulantes. Ceci lui permit d'ouvrir une deuxième maison à Trevi dans l'hôpital de la ville, au cours des premiers mois de 1889.

«Je suis content, disait-il, que nos Sœurs s'occupent des infirmes. Soigner les malades est une œuvre de miséricorde très recommandée par l'Église. Jésus allait au-devant de toutes les souffrances humaines; ce sont les paratonnerres de la société».

À la fête de la Sainte Famille de 1890, l'archevêque imposa l'habit religieux à trois autres postulantes. Les vocations continuaient à se succéder à un rythme régulier. Ceci lui donna la possibilité d'ouvrir l'Institut pour les sourdes-muettes, en confiant aux religieuses cette tâche nouvelle et bien plus délicate encore. Il pensait aussi à une œuvre pour les fillettes aveugles.

Entre 1892 et 1896 il put ouvrir d'autres maisons religieuses en différentes régions d'Italie, de la Sicile à la Lombardie.

L'affluence de nombreuses âmes généreuses lui permit de commencer un noviciat régulier en 1897.

Le bon père suivait attentivement ses Filles, assurant leur formation par des instructions adaptées et par une direction spirituelle solide.

Il s'empessa aussi de rédiger les «Règles», que l'Archevêque approuva en 1897 *ad experimentum* pour trois ans.

Après avoir obtenu l'approbation de la part de la Congrégation des Religieux, il les édita dans son imprimerie sous le titre: «Constitutions du Pieux Institut de la Sainte Famille».

Le 8 mars 1911, le pape Saint Pie X accordait à l'Institut le *Decretum laudis*, par lequel la Congrégation passait directement sous la juridiction du Saint Siège.

L'Abbé Bonilli présenta officiellement les Règles approuvées à Spolète, où il avait transféré la maison-mère le, 21 juin 1913. Il exhorta les religieuses en ces termes: “Lisez-les, méditez-les, mettez-les en pratique; elles vous conduiront au paradis, pleines de mérites”.

L'approbation définitive fut accordée le 10 juin 1932. C'était le sceau apposé par le Pontife sur un long cheminement; reconnaissance digne de l'œuvre de l'Abbé Bonilli, d'une vie toute consacrée à l'amour.

SÉPARATION DOULOUREUSE

Puisque ses œuvres avaient été transférées à Spolète, il devenait nécessaire que le Fondateur réside aussi dans cette ville afin de continuer la formation de ses collaborateurs et la direction des différentes activités dans le domaine de l'édition et de la charité.

Amis et admirateurs supplièrent l'archevêque de le nommer chanoine pénitencier de la Cathédrale, c'est-à-dire, de lui offrir une charge précise pour justifier son rappel de Cannaiola.

La nomination porte la date du 28 mars 1897, mais le départ de Cannaiola fut remis à l'année suivante.

La présence de l'Abbé Bonilli dans cette paroisse avait duré trente-quatre ans!

Cela lui coûta beaucoup de se séparer de cette communauté dont il avait été pendant tant d'années le pasteur attentif et vigilant, tout tendu vers le bien du troupeau que Dieu lui avait confié.

Nous en avons les échos dans la lettre qu'il écrivit pour prendre congé de ses paroissiens. Nous en présentons quelques extraits, car c'est un document de très haute valeur morale et religieuse, où transparaît la profondeur d'un cœur sacerdotal tout dévoué au bien des âmes, profondément passionné de la mission qui lui a été confiée.

«Le moment douloureux est arrivé! J'ai attendu, j'ai différé, tellement j'avais de l'appréhension à vous le dire, mais maintenant il faut malheureusement nous séparer. Il faut se dire adieu: mot triste, mot lugubre et désolant, mais il faut le dire. Donc, adieu, adieu.

L'amertume de cette séparation m'opprime d'autant plus le cœur que mon arrivée dans cette paroisse fut si joyeuse et si festive».

Il rappelle ce jour inoubliable avec grande joie. Sa première pensée est pour l'église: «Adieu, ma chère et belle église! Tu n'étais pas si belle quand je suis arrivé. Tu as été mon premier souci et tu m'as donné bien du travail pendant de nombreuses années.

Avec votre coopération j'ai réussi à la rendre moins indigne de ce Dieu qu'elle accueille. Que de souvenirs tu suscites en moi, chère église! Que de soupirs et de larmes versées entre tes murs, dans les grands malheurs qui m'ont affligé...».

Sa pensée se tourne aussi vers le cimetière qu'il avait fait aménager et où reposent beaucoup d'êtres chers: «Adieu aussi au cimetière. Tu gardes les cendres de mon père, de ma mère, de centaines de mes paroissiens, que j'ai moi-même accompagnés à leur dernière demeure. Oh, combien tu m'es cher, toi aussi! Avant de partir je veux venir dans tes murs, me prosterner et implorer la paix éternelle des justes et de tous ceux qui reposent en toi. Adieu, donc, aux vivants et aux morts! L'émotion brise ma voix, mais je veux m'efforcer de vous dire encore un mot. Je vous ai tous aimés, petits et grands, pauvres et riches. Je n'ai offensé personne; à tous, selon mes capacités, j'ai fait du bien. Cependant, si j'ai offensé quelqu'un sans le vouloir, je lui en demande humblement pardon.

Certainement, en regardant le ministère formidable accompli parmi vous pendant ces trente-quatre ans, je ne pourrais pas dire que j'ai jamais faibli, malheureusement. Je me prosterne dans la poussière et, devant Dieu, je crie: 'Seigneur aie pitié de moi, pardonne-moi si je ne t'ai pas servi avec la ferveur que je devais, si je n'ai pas bien gardé les âmes que tu m'as confiées...'

Je pars, mais mon cœur reste parmi vous; cette affection que Dieu lui-même a suscitée dans mon cœur pour vous ne s'éteindra jamais, car vous êtes tous mes fils selon l'Esprit».

La lettre se termine par une série de souvenirs, comme s'il voulait continuer à vivre parmi eux: c'est son testament spirituel, dans lequel il exhorte ses paroissiens à être fidèles aux valeurs et aux pratiques religieuses qu'il leur avait inculquées pendant toutes les années de son intense ministère pastoral. Il recommande l'amour de la Sainte Famille et la Pieuse Union des Filles de Marie. Il invite à la piété eucharistique, comme à «la plus grande parmi toutes les dévotions»; il exhorte les jeunes à la modestie «pour grandir comme des fleurs agréables à Dieu et pour être l'honneur et le soutien de leur pays». Il invite aussi à fuir le langage obscène et le blasphème; il recommande enfin le culte envers les défunts, par de nombreux et généreux suffrages.

«Ces brefs souvenirs, en vous disant adieu, sont dictés par l'amour que je vous porte et ils n'ont d'autre visée que votre bonheur»⁷.

⁷FAUSTI, o.c., p. 129-132.

RECONNAISSANCES MÉRITÉES

Quand l'Abbé Bonilli s'était installé à Spolète, il avait cinquante-sept ans. Malgré les fatigues et le surmenage des longues années d'apostolat, il se sentait encore plein d'énergie pour continuer et élargir les horizons de son apostolat.

Les Sœurs de la Sainte Famille et l'Institut Nazaréen furent l'objet principal de ses attentions, sans abandonner pour autant ses engagements de Pénitencier. Il était toujours ponctuel au confessionnal, à la cathédrale, pour donner le pardon de Dieu aux nombreux pénitents qui accouraient à lui.

En 1899, l'archevêque Monseigneur Elvezio Mariano Pagliari le nomma Administrateur du Séminaire de Spolète.

Son successeur, Monseigneur Domenico Serafini, confia à l'Abbé Bonilli la charge de Recteur de ce même séminaire en 1905. Il l'assuma pendant quatre ans, à la grande satisfaction de tous. Les jeunes séminaristes trouvèrent en lui un maître plein de sagesse et d'expérience.

En 1912, l'archevêque fut nommé Assesseur de la Congrégation du Saint Office et il dut renoncer au siège métropolitain de Spolète.

Le Chapitre essaya alors d'élire l'Abbé Bonilli à la charge de Vicaire général, en attendant que le Pape nomme le successeur de l'archevêque. Il pria et supplia de l'exempter de cette charge: «Chers confrères, je vous en conjure, si vous m'aimez, éliez un prêtre plus capable et plus digne que moi. Je ne suis qu'un pauvre prêtre de campagne, déjà engagé dans de nombreuses activités qui absorbent tout mon temps».

Sa demande fut exaucée. Il put ainsi continuer à s'occuper de ses œuvres et des nombreuses communautés religieuses de la ville, qui recouraient à son ministère.

Il encouragea par tous les moyens le culte et l'amour envers la Sainte Famille, thème dominant de tout son apostolat, en célébrant solennellement les fêtes dans toutes les paroisses et dans les communautés religieuses. L'estime et la vénération dont il était entouré amenaient à l'Institut Nazaréen des personnes de tout rang social, venant de toutes les régions d'Italie. Tous désiraient le connaître, lui parler, recevoir la bénédiction du Fondateur, que beaucoup considéraient comme un vrai saint.

Le seul que tant d'estime gênait était l'Abbé Bonilli lui-même, qui préférait l'anonymat. «Je suis un pauvre homme, continuait-il de répéter; un pécheur qui a besoin de pardon et de miséricorde. Si vous m'aimez, priez pour moi, afin que je puisse sauver mon âme».

Les visites de personnalités illustres du clergé et du peuple, le mettaient mal à l'aise: «Quelle considération et quelle bonté pour un pauvre prêtre! S'ils me connaissaient bien ils penseraient et parleraient autrement! Je ne suis rien et je ne compte pour rien».

À son insu et contre sa volonté, le 25 janvier 1908 il fut nommé «Camérier surnuméraire de Sa Sainteté Pie X», ce qui lui donna le droit de porter le titre de Monseigneur.

Un décret royal du 27 octobre 1930 le nomma 'Chevalier de la Couronne d'Italie', décoration dont il n'aimait pas entendre parler et encore moins porter les insignes.

En 1913, il célébra ses cinquante ans de sacerdoce, en 1923 ses soixante ans et en 1933, ses soixante-dix ans de vie sacerdotale. Toutes ces fêtes furent soigneusement préparées à l'insu de l'intéressé et célébrées avec une grande solennité à l'Institut Nazaréen, en présence des plus hautes autorités.

Fuyant toujours les compliments et les remerciements, il était profondément ému par ces manifestations d'estime et d'affection. «Je ne mérite rien, répétait-il. J'ai seulement essayé d'accomplir mon devoir, de faire un peu de bien, avec l'aide de Dieu et de la Vierge. Au Seigneur seul soit tout l'honneur et toute la gloire. Si Dieu avait trouvé une personne plus pauvre que moi, plus incapable, qui sait quelles grandes œuvres il aurait pu réaliser pour son Église! Nous ne sommes que de pauvres instruments dans les mains de l'Ouvrier divin, qui choisit les créatures les moins capables, afin que resplendissent sa puissance et son amour infini».

Il pouvait ainsi expérimenter ce que dit l'Écriture Sainte: «Quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé»⁸; et encore: «Les justes resplendiront comme des étincelles à travers le chaume»⁹.

⁸ Lc 14,11.

⁹ Sg 3, 7.

LE DÉCLIN LUMINEUX

La vie de l'apôtre infatigable allait inexorablement vers son déclin.

Vers l'âge de quatre-vingts ans ses forces commencèrent à décliner, tandis que son esprit restait très lucide, don précieux que Dieu concéda à son bon et fidèle serviteur, qui avait consacré toute sa vie à diffuser le message de l'amour.

Obligé de s'accorder un peu de repos, il bénéficia de l'assistance assidue et prévenante de ses Filles spirituelles, qui se dépensèrent sans compter pour prolonger l'existence du saint vieillard jusqu'à l'âge exceptionnel de quatre-vingts quatorze ans.

Confiné dans son Institut, il continuait à accueillir avec la bonté et la disponibilité de toujours tous ceux qui accouraient à lui pour des conseils, pour implorer le pardon de Dieu, pour recevoir sa bénédiction. Les sœurs et les novices surtout, profitaient de sa présence et de sa parole pour s'imprégner de son esprit.

Le thème dominant était toujours l'imitation de la Sainte Famille.

Un jour, s'adressant de la fenêtre de sa petite chambre aux novices rassemblées dans la cour, il leur indiqua la statue de Saint Joseph: «Voilà mon protecteur, dit-il. Voyez, quand je me présenterai au tribunal de Dieu, je serai obligé de dire: 'Seigneur, je n'ai rien fait de bon dans ma vie et je ne mérite pas le paradis, mais j'ai beaucoup aimé et honoré votre père adoptif et je l'ai fait connaître et aimer de beaucoup de personnes, même par mes novices'. Je suis sûr que le Seigneur me répondra: 'Eh bien, puisque tu as invoqué la protection de Saint Joseph qui peut tout, je t'accueille en paradis!'».

Le Seigneur lui accorda une longévité exceptionnelle pour le combler de mérites: de nombreuses souffrances physiques allaient sanctifier ses dernières années.

À l'âge de quatre-vingts huit ans, affligé de douleurs lancinantes, il dut se soumettre à une intervention chirurgicale à l'hôpital public, d'où il revint miraculeusement guéri.

Peu après commença le martyre d'une cécité progressive, le mal contre lequel il avait tant lutté en faveur d'innocentes créatures privées du don de la vue. Cela continua à empirer au point qu'il ne put plus distinguer les objets. «Je ne réussis même pas à voir vos silhouettes, disait-il à ses Filles qui venaient lui rendre visite. Si je ne vous reconnaissais pas à la voix, je serais obligée de vous demander qui vous êtes».

Il ressentait douloureusement cette infirmité qui le privait de la joie de lire, en le plongeant peu à peu dans l'obscurité la plus absolue, au point de demander: «Priez le Seigneur qu'il m'appelle à lui. Qu'est-ce que je fais encore ici, à mon âge? Je ne vois plus rien, je ne me souviens de rien, je ne suis plus capable de rien! Quelle grande consolation de pouvoir encore célébrer la Messe! Que serait un prêtre s'il ne pouvait plus célébrer? C'est notre plus grande joie et la plus grande force qui nous soutient dans les épreuves».

Bien que très malade, il continuait à exercer le ministère de la confession. «Chose vraiment admirable, écrit son premier biographe, pendant les derniers mois sa mémoire était devenue si défaillante qu'il était obligé de répéter plusieurs fois la même question. Mais quand il confessait, il devenait tout autre: il écoutait, posait des questions et il terminait par de brèves exhortations toujours nouvelles et adaptées»¹⁰.

¹⁰FAUSTI, o.c., p. 370.

«Je vais partir bientôt, disait-il aux visiteurs; que le nom du Seigneur soit toujours béni! Me voici au terme du voyage, priez pour moi».

Allongé sur le divan, le chapelet entre les mains, il passait de longues heures en prière. La fièvre, cependant, consumait ses dernières énergies.

Il reçut la visite du nouvel archevêque de Spolète, Mgr. Pietro Tagliapietra, à qui il recommanda, d'une voix faible, son Institut, ses Filles, ses œuvres.

Le 31 décembre 1934 il fit sa dernière confession avec une parfaite lucidité; le jour suivant il demanda à recevoir l'Onction des malades et il suivit attentivement toutes les étapes du rituel et de la bénédiction apostolique.

Puis il voulut remercier et bénir tous ceux qui étaient présents, ses Filles proches et lointaines, les différentes œuvres qu'il avait fondées.

La veille de l'Épiphanie, le 5 janvier 1935 vers 8 heures du matin, son âme partait à la rencontre de Jésus, Marie et Joseph, qu'il avait aimés et honorés tout au long de sa vie.

SON CHARISME

Les saints sont les vrais protagonistes de l'histoire, les pionniers du développement pour un monde meilleur.

De manière générale chacun d'eux s'est laissé guider par un «charisme particulier», une idée directrice, devenue force inspiratrice de sa vie et de son action.

Le mobile qui orienta l'activité de l'Abbé Pietro Bonilli fut le culte de la Sainte Famille, entendu non pas comme une simple dévotion, mais surtout comme imitation.

«La vraie dévotion, répétait-il, consiste dans l'imitation de ces modèles que Dieu lui-même a offerts à l'humanité. La famille est la source de la vie, l'élément premier et irremplaçable de formation humaine et chrétienne. Les paroles et surtout le témoignage de foi et de vie des parents laissent une empreinte déterminante sur les nouvelles générations. Personne d'entre nous ne serait ce qu'il est, s'il n'était né et n'avait grandi dans une famille donnée».

Inspiré et guidé par l'Esprit, l'Abbé Bonilli a mis en lumière l'efficacité de l'éducation qui vient des trois Personnes qui composent la famille la plus parfaite. Que ce soit pour les parents, ou pour les enfants, imiter Jésus, Marie et Joseph est un moyen sûr pour renouveler la société.

«Pour moi, écrivait-il, la Sainte Famille de Nazareth est signe de civilisation, de progrès, de fraternité universelle, de paix, de bonheur temporel et éternel».

Cette intuition, qu'il avait déjà eue très jeune à l'école de l'Abbé Pieri, le poussa à prendre des initiatives courageuses, surmontant incompréhensions, difficultés, oppositions de tout genre, soutenu par une foi inébranlable, vécue dans la charité la plus agissante, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes.

Né pauvre, il vécut toujours dans la gêne, jusqu'à se retrouver parfois dépourvu du nécessaire; il garda toujours une préférence manifeste pour les pauvres, les gens qui souffrent, les marginaux, auxquels il ouvrit ses Maisons.

«Ils sont les bien-aimés de Dieu, disait-il, à ses religieuses, et nous devons les aimer et les servir comme nos maîtres. En chacune de ces personnes abandonnées, la foi nous aide à voir le visage même de Dieu, le divin frère qui, pendant trente ans à Nazareth s'est plongé dans notre condition, en choisissant de naître dans une grotte abandonnée et de mourir sur la croix. Jésus est né pauvre, a vécu pauvre, au point de pouvoir affirmer: 'Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête'¹¹. Ses choix doivent être les nôtres». À l'exemple de la Sainte Famille il s'efforça de vivre constamment la radicalité des Béatitudes de l'Évangile pour parvenir à la sainteté.

¹¹ Mt 8, 20.

VERS LE BUT

Essayons de pénétrer plus profondément l'esprit de cet apôtre inlassable en parcourant les pages du «Journal» où il note les événements les plus importants de son ministère et consigne les aspirations les plus profondes de son âme.

Le terme qu'il avait constamment en vue était la sainteté, but commun à tout chrétien, mais engagement encore plus formel pour un prêtre, appelé par vocation particulière à sanctifier tous ceux qui lui sont confiés.

«Si un prêtre n'est pas saint, écrivait-il, il ne sert à rien. Je dois être saint à tout prix. Le prêtre doit être un autre Christ. 'Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait' a dit Jésus¹². La fécondité de notre apostolat n'est pas proportionnelle aux paroles que nous disons ou aux œuvres que nous accomplissons, mais à la vie que nous menons. Notre unique modèle est Jésus: 'Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez, comme j'ai agi pour vous'¹³.

Jour après jour, sa vie fut une continuelle ascèse, alimentée par une profonde piété eucharistique et mariale, soutenue par une prière assidue et par la pratique de toutes les vertus au plus haut degré.

En arrivant comme curé à Cannaiola, il avait demandé la grâce «d'être un saint curé, pour sanctifier tous ses habitants».

La célébration de la messe était le moment central de sa journée. «C'est notre paradis, disait-il, c'est là que

¹² Mt 5, 48.

¹³ Jn 13, 15.

nous puisons les énergies nécessaires pour accomplir notre devoir jusqu'au bout et nous donner aux autres. Nous, les prêtres, devons être 'le sel de la terre, la lumière du monde', comme Jésus l'a dit; mais c'est seulement en étant en communion constante avec lui que nous pourrons réaliser la mission qu'il nous a confiée et rester fidèles à notre vocation».

Homme d'action, il fit en sorte de consacrer toujours beaucoup de temps à la prière. Comme le curé d'Ars qu'il avait choisi comme modèle, il savait que c'est à genoux que l'on peut sauver les âmes. «Prière et sacrifice sont les moyens par lesquels Jésus a sauvé le monde».

Pour lui il n'y avait aucune dichotomie entre action et contemplation; au contraire, elles s'intégraient réciproquement: la prière est action, l'action est prière! «C'est Dieu qui fait tout, répétait-il souvent, nous ne sommes que des serviteurs inutiles».

La prière et le sacrifice furent la nourriture constante de sa charité envers tous, avec un amour préférentiel «pour les plus pauvres, les plus délaissés, les plus malheureux», pour lesquels il se sentait 'père', au sens le plus vrai du terme.

Sa charité était sans limites: il s'inquiétait de tous, il s'oubliait lui-même. Personne ne frappait à sa porte sans recevoir une aide, ne serait-ce qu'une parole de réconfort et d'encouragement.

Dans son amour pour le salut des frères il aurait voulu embrasser le monde entier: «Je voudrais guérir toutes les plaies, écrivait-il, essayer toutes les larmes, consoler tous les cœurs».

On peut bien appliquer à l'Abbé Bonilli ce que l'on dit de saint Paul: «Son cœur était le cœur du Christ».

IL REVIT DANS SES FILLES

La Congrégation des «Sœurs de la Sainte Famille» est née, comme toutes les autres initiatives, de son amour pour la Sainte Famille. «Elle n'exprime pas seulement ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus fort et de plus aimable au ciel et sur la terre, mais elle implique aussi l'amour du prochain, la charité pour ceux qui sont abandonnés, le zèle pour le salut des âmes...»¹⁴.

Quand il voulut réaliser le projet d'ouvrir une Institution pour venir en aide aux souffrances des plus pauvres et des plus vulnérables: orphelins, aveugles, sourds-muets, après avoir frappé en vain à toutes les portes, il décida de fonder lui-même une famille religieuse, à même de comprendre ses aspirations et de partager son idéal, comme nous l'avons vu.

Il établit pour les Sœurs un Règlement que nous pouvons résumer en trois points:

1. Amour pour le prochain, vécu dans la charité la plus généreuse pour les pauvres, à travers des œuvres d'assistance et d'éducation.
2. Zèle pour le salut de tous les êtres humains, en diffusant dans le monde, et par tous les moyens, le message du salut.
3. Engagement constant pour améliorer la société, moyennant une activité pastorale centrée sur la famille.

Pauvreté, humilité, esprit de mortification et de service jusqu'à l'héroïsme, caractérisent la vie des Religieuses de la

¹⁴La Sainte Famille, n. 15, octobre 1885.

Sainte Famille, qui «doivent être imprégnées d'une charité sans limites envers tous, alimentée par une profonde union à Dieu, but premier de la vocation religieuse».

«Le service du prochain, exhortait-il, ne doit jamais nous détourner du recueillement. La prière doit toujours occuper la première place, même si l'on est absorbé par le travail le plus intense au service des autres.

L'action doit toujours se conjuguer avec la contemplation.

Dans la méditation des exemples de la Sainte Famille de Nazareth les Sœurs trouveront la force de vivre le service apostolique jusqu'au bout».

Pour ses religieuses il voulait une préparation et une qualification professionnelle adéquates, afin qu'elles puissent exercer avec compétence les différentes fonctions qui leur seraient confiées.

Pour un apostolat aussi important, particulièrement l'attention aux handicapés, il exigeait des études soignées.

C'est pourquoi ses Instituts ont toujours obtenu des résultats supérieurs à ceux des Instituts les plus qualifiés confiés aux organismes d'État.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis la naissance de cette Famille religieuse qui, fidèle au projet du Fondateur et aux inspirations de l'Esprit, a élargi constamment le champ de son apostolat, jusqu'aux terres lointaines de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Inde.

Du ciel le Bienheureux Pietro Bonilli veille et sourit à ses Filles, qui continuent à incarner et à diffuser son message d'amour.

BIBLIOGRAPHIE

- FAUSTI MONS. LUIGI, *Vita del canonico Pietro Bonilli Fondatore dell'Istituto Nazareno e dell'Istituto delle Suore della Sacra Famiglia di Spoleto*, Unione Tipografica Nazzarena Fasano e Neri, Spoleto 1936.
- Cannaiola. *Memorie Storiche raccolte negli anni 1873-1874 da don Pietro Bonilli, parroco del luogo.*
- *L'Apostolo della Sacra Famiglia, Bollettino mensile dell'Associazione delle famiglie*, Tipografia Nazzarena, Trevi, 1880-1882.
- *La Sacra Famiglia, Periodico Religioso Morale*, Tipografia Nazzarena, Trevi.
- *Bollettino Nazareno, Supplemento al Periodico La S. Famiglia*, 1888.

TABLE DES MATIÈRES

Un garçon courageux	page	3
Protecteur et bienfaiteur	»	5
Père et pasteur	»	8
Activité intense.....	»	10
Zèle sacerdotal	»	13
L'apôtre de la Sainte Famille	»	16
Un projet grandiose	»	19
La petite graine se développe	»	22
Aimer Dieu dans les pauvres	»	25
Apôtres de la charité	»	28
Séparation douloureuse	»	31
Reconnaisances méritées	»	34
Le déclin lumineux	»	37
Son charisme	»	40
Vers le but	»	42
Il revit dans ses Filles	»	44
Bibliographie	»	46

Traduit de l'Italien par Soeur Scolastica Girardi.

Pour informations et commande de ce livret, pour communications de grâces reçues par l'intercession du Bienheureux Pietro Bonilli, s'adresser à:

Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte Famille de Spoleto, 19 Salita di Monte del Gallo, 00165 ROMA - Italie.

Achévé d'imprimer le 14 Mars 2012.

Legatoria Corti di Fabrizio Salvatore - legatoria698@libero.it.